

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

La Révolte du Nord et de l'Ouest-Etat

En réponse à l'outrecuidante déclaration de l'ex-apôtre de la grève générale, le renégat Briand, qui, l'autre jour, « insistait avec force, dit le communiqué officiel, sur l'impossibilité pour lui d'accepter et même d'envisager une suspension des transports par voie ferrée », les cheminots ont tout simplement déclaré la grève !

Après le Nord, l'Ouest-Etat, puis le vote de la grève générale !

Ouf ! C'en est donc fini avec les atermoiements, les tergiversations, les conseils de sagesse. De sagesse ! Comme si cette vertu consistait à énerver les volontés, à étouffer les justes colères. Oui, on leur avait assez dit, on leur avait trop dit : « Calmez-vous, attendez ; soumettez-vous ; l'heure de la révolte n'a pas encore sonné. » Et ce nous fut une chose pénible de voir des révolutionnaires se prononcer en ce sens.

Patiner, presque toujours, c'est compromettre la réussite, car c'est laisser les gouvernements et les patrons intriguer, organiser la défensive. Et, d'ailleurs, un Niel et ses pareils suffisent à la besogne d'émasculation.

Mais de semblables conseils n'ont pas prévalu longtemps. Les cheminots du Nord n'ont pas attendu la décision du Comité de grève pour abandonner le travail avec un admirable ensemble et Niel en sera pour sa courte honte. Il a eu beau redériter sa belle manœuvre de Calais en essayant de doucher les grévistes — par le canal de la feuille gournementale qu'est le *Matin*. Voici la grève votée sur tous les réseaux, y compris, par conséquent, le réseau de l'Est, dont l'homme de Calais est devenu le secrétaire.

Tous les autres travailleurs des chemins de fer ont renouvelé sur la face du renégat de la place Beauvau le magistral soufflet que lui ont appliqué leurs camarades du Nord. C'est que les cheminots ont vu à fond que les parlementaires étaient uniquement bons à les trahir et les gouvernements à les menacer. S'ils se tiennent à l'écart des premiers comme de la lèpre, s'ils font résolument face aux seconds, tout devra céder devant eux.

L'ordre de mobilisation, qui pouvait leur sembler si terrible naguère, ne leur apparaît plus que sous son vrai jour maintenant, celui d'un épouvantail à moineaux. Il suffit de l'ignorer ; le gouvernement en sera pour ses frais et les Compagnies pour leurs espoirs.

La perturbation sociale résultant de l'arrêt d'une seule compagnie s'annonce immense. Déjà débordé, puisqu'il ne peut substituer des soldats aux cheminots, comme il l'avait cru, le gouvernement sera bientôt affolé, réduit à merci. Le sort des travailleurs des chemins de fer est entièrement dans leurs mains.

L'augmentation du salaire, la réglementation du travail et autres améliorations exigées, ils peuvent obtenir tout cela. Mais ils peuvent bien plus encore, et pour peu qu'ils le veuillent, tous les travailleurs conscients, tous les révolutionnaires les aideront puissamment, car alors ils agiront pour eux aussi. Déjà, mis par la seule solidarité, dans un esprit tout désintéressé, ces derniers ont

montré leur savoir faire. De toutes parts, on annonce des fils coupés et des rails sabotés.

Ah ! si les cheminots voulaient profiter de l'occasion pour se débarrasser à jamais de l'exploitation capitaliste ! Eux procédant à un commencement de reprise, que de concours enthousiastes leur seraient acquis ! Pour le triomphe de cette cause, la leur, quel groupement de travailleurs ne se lancerait dans une lutte à mort ? Combien d'autres triomphes seraient facilités par celui-là ! Car tous savent bien que les chemins de fer aux cheminots ce serait, avait peu, la mine aux mineurs, la terre aux paysans et ainsi de suite !

Dans cet immense espoir, en avant, tête baissée, contre les Compagnies, confre l'Etat, — et hurrah pour les cheminots !

Silvain.

Tous en grève

Les événements se précipitent. Après la magnifique spontanéité des cheminots du Nord, ceux de l'Ouest — réseau de l'Etat — ontagi. Les autres sont prêts. Le Nord et l'Ouest ont fermé leurs portes. Des faits d'une importance capitale s'accomplissent. Les nouvelles « alarmantes » se succèdent dans la presse bourgeoise avec une foudroyante rapidité. Des corporations comme celles des terrassiers, des employés du métro et des tramways s'agencent. Un sérieux mouvement de grève générale semble se dessiner. Les Halles seront closes demain. Paris va bientôt manquer de tout et des conséquences d'une portée incalculable doivent en découler.

Aux Camarades

En présence de ces graves événements nous convions les camarades à passer tous les soirs au journal pour avis à ce qu'il convient de faire.

Des numéros spéciaux, des manifestes seraient à lancer, des renseignements à recueillir, des avis à porter. Chacun à une idée à émettre, une action à proposer ; un échange de vues est dans bien des cas nécessaire.

Nous faisons appel au bon vouloir et à l'initiative de tous.

AUX CHEMINOTS

Ga y est ! Bouclé, le Nord, bouclé, l'Ouest. A bientôt le tour des autres grandes gares.

Sartiaux peut faire le tour des machines, les ingénieurs peuvent pondre des statistiques, Briand peut téléphoner et Rothschild siroter son café : les machines ne marcheront pas !

C'est un commencement. Le temps n'est pas encore venu de caler les roues des locomotives avec les têtes des administrateurs, c'est vrai. Mais tout arrivera.

Hardi, cheminots ! Ne lâchez pas pied. Briand tient à être le meg à poigne, le costaud ; mais cela ira jusqu'où vous voudrez, pas plus loin.

Lui qui ne voulait même pas envisager l'éventualité d'une cessation du travail... Hein, qu'en dis-tu, cheminot ?

Allons, c'est de la belle ouvrage et tout t'invite à continuer.

Huber.



NOTRE « FRANCO »

L'idée de grève générale compia parmi ses plus zélés propagateurs un avocat du nom de Briand. Ce dernier, devenu député, puis ministre, enfin président du conseil, se dresse aujourd'hui en face de la grève générale, prêt à commettre un crime pour l'étrangler. Il indiquait jadis que les fusils des soldats pourraient bien changer de direction dans leur tir... ce qui signifiait que les enfants du peuple armés pour la défense des exploitants, passeraient du côté des exploités auxquels ils appartenaient par leur origine, pour marcher contre le capital affameur.

Conclusion : Le politicien Briand s'est servi de la grève générale pour capter la confiance des travailleurs et gravir les sommets du pouvoir. Le même Briand est capable de noyer dans le sang des travailleurs l'agitation provoquée par la grève générale, pour conserver la confiance des capitalistes.

Les électeurs socialistes peuvent être fiers de leur œuvre.

UN RENSSIGNE.

Il est ancien ministre de la République espagnole et se nomme Estevanez. Comme on lui demandait son opinion sur la nouvelle république portugaise : « Je ne sais pas ce que sera le nouveau gouvernement, confia-t-il à Paris-Journal, et je crains que les hommes arrivés au pouvoir n'abandonnent leurs principes pour conserver leurs avantages. CROYEZ-MOI, LE POUVOIR EST LE PLUS GRAND CORRUPTEUR QUI SOIT.

Dans la bouche d'un ancien ministre, ces propos ne manquent pas de saveur. Que ne pouvons-nous les afficher partout en lettres de trois pieds. Peut-être qualors les malheureux votards en prendraient bonne note. De paroles plus vraies, il n'en fut jamais dites.

STUPEFIANT !!!

On pouvait lire dans l'Humanité du 7. La C.A.P. (commission administrative permanente) a décidé d'organiser une énergie propagande contre la cherté des vivres.

Une somme de dix mille francs va être consacrée à la campagne à engager. Est-ce possible ! Et quelle est cette folie de la surenchère révolutionnaire dont sont si soudainement frappés les membres de la C.A.P. !

Ah ! les énergumènes ! les apaches ! les chambardeurs !

Sous quelle salanique inspiration les socialistes se sont-ils aperçus que tout avait augmenté... en même temps que le chiffre de l'indemnité parlementaire ?

A LA REDRESSE !

L'explication du phénomène qui précede est fort simple.

Le Parti socialiste eut honte de voir la C.G.T. prendre l'initiative d'une campagne contre la cherté des vivres. Eut honte n'est pas le mot : on lui fit honte. Quelques-uns de ses membres crièrent très fort, car il en est encore quelques rares qui ne songent pas qu'aux sièges à conquérir... par d'autres qu'eux-mêmes.

Et comme le P.S.U. comprend qu'à notre époque il faut compter avec l'opinion ouvrière et l'organisation qu'elle s'est donnée, il affiche son indignation du surenchérissement de la vie.

Le geste est un peu tardif pour être beau. Le Parti n'en tirera pas une gloire éblouissante. Il n'y a plus depuis longtemps qu'à la Chambre qu'il plastronne.

GREVEZ !

Il est entendu que les ouvriers n'ont pas le droit de faire grève pour réclamer quoi que ce soit.

Il est non moins entendu que les commerçants ont le droit d'affamer toute une population quand il y va de leur intérêt.

Ainsi en est-il à Montauban. Le maire

ayant taxé le pain pour empêcher la hausse, les boulanger ont fermé boutique.

Les patrons boulanger ont répété le mot célèbre de la princesse de Lamballe : « Mangez de la brioche ! »

Ce qui veut exactement dire, convenez-en : « Mangez de la m... ! »

A de telles manœuvres d'affameurs, on répond par le pillage et le sac.

Il n'en fallait pas plus, autrefois, pour accrocher à la lanterne l'accapareur.

Mais, patience !...

UNE CATIN.

C'est de l'ex-baronne de Vaughan qu'il s'agit.

Cette dame, qui fit sa fortune en se prostituant au défunt roi de Belgique, Léopold II, vient de se signaler à nouveau à l'attention publique.

Elle vient de faire envoyer en prison un gosse coupable de l'avoird effeuillé, en jouant avec une pomme de pin.

Que cette catin se fasse nourrir par les contribuables belges, par les nègres révoltés le caoutchouc au Congo, par les miséreux de toutes les entreprises où elle a des actions, c'est déjà beaucoup trop.

Si elle ne se contentait que de paraître ridiculement, nous la laisserions à ses coquetteries, mais c'est dépasser la mesure que d'y ajouter la cruauté.

Cela pourrait lui attirer quelque sévieux désagrément.

Dix-huit mois de prison et cinq ans d'interdiction de séjour, telle est la peine que les juges de Pontoise viennent d'appliquer à un militant du syndicalisme révolutionnaire : Gorion.

On le voit, ça continue, le massacre. Gorion qualifie de monstrueuse ini-

quité le jugement qui venait d'être rendu.

Incontinent, sur réquisition du ministère public, Gorion fut condamné pour outrages à un an de prison, cette deuxième peine ne devant pas se confondre avec la première.

Total : deux ans et demi et cinq ans de « trique ».

Et vous croyez, bourgeois et magistrats, que nous allons avaler la chose comme ça ?

Non, mais, des fois !...

Non, pas plus que Ricordeau et Julien, Gorion ne fera de « trique ».

Quand il sortira — et ceci avant trente mois — vous enverrez vos policiers nous l'enlever en plein boulevard où nous promènerons.

On les attendra.

Révolution ou Coup d'Etat ?

Un dicton, qui vient de je ne sais où, assure que

Les Portugais, les Portugais sont toujours gais !

Ça, je n'en sais rien, je suis jamais allé y voir. Mais ce que je sais bien, c'est qu'ils nous ont donné le sourire cette semaine, les Portugais !

Il nous ont donné le sourire, non pas parce qu'ils ont mis à bas la monarchie pour la remplacer par une république — de celle-ci, ils seront dégoûtés, j'en suis sûr, avant le délai de vingt ans que leur donne Hervé, — mais parce qu'ils y sont allés assez carrément, sans regarder à la cassie (du moins pour quelques-uns), et aussi pour certains traits d'héroïsme qui doivent rajeunir la France révolutionnaire.

D'ensemble, c'est bien, et le premier cri qui sortit des lèvres de tous fut certainement celui de « bravo ! »

Mais vingt-quatre heures plus tard, on est tenté de beaucoup moins applaudir. On apprend en effet que le « civil » n'a guère donné dans la bataille et que la révolution est simplement militaire... et républicaine, c'est-à-dire parlementaire.

Une révolution de Palais. Tel est le plus clair de la chose.

Des généraux et des amiraux mécontents ont nourri l'insurrection et l'ont déclenchée.

Leur prébende était-elle médiocre et ont-ils espéré mieux d'un autre régime ?

On peut le croire. Toujours est-il qu'ils sont allés, ce me semble, aux républicains beaucoup plus qu'à la République.

Sous le régime monarchique, ces gens-là n'étaient jamais que des subordonnés. Ils deviennent des maîtres sous le régime républicain. C'est leur république qu'ils ont établie là. Souhaitons que les travailleurs portugais ne le sentent pas trop durement demain.

Cependant, il faut tenir compte d'un fait capital et de bon augure : l'armée s'est rebellée contre le maître de l'heure : la Monarchie. Et, comme il n'y a que le

premier pas qui coûte et que la situation est à peine changée, l'armée portugaise, hier prétronne, se dégoûtera demain d'être démocratique et flanquera bas ses trompeurs d'aujourd'hui.

Un camarade appréciait ici-même, la semaine dernière, que la République n'était point fatallement une étape dans l'évolution d'un peuple.

C'est bien là la pensée des anarchistes communistes que nous sommes et je n'ai, pour ma part, guère goûté l'article de Kropotkin dans ce numéro des Temps Nouveaux, où il estimait que les anarchistes espagnols auraient dû prêter la main aux socialistes et aux républicains pour essayer d'établir un régime transitoire.

Nous le connaissons, le régime transitoire !

Si quelqu'un peut quelque part se charger d'é

PROPOS D'UN PAYSAN

Une nouvelle République

presse bourgeoise, *Paris-Journal* par exemple, il y a eu à Lisbonne des lanceurs de bombes, de « bombes à main ».

La révolution (presque pour rire) eut donc deux faces, deux manières : la manière militaire (coup d'état) et la manière civile (révolte ouvrière, révolte prolétarienne).

Dirai-je que seule la deuxième de ces manières m'intéresse — ou retient plus spécialement mon attention.

Les soldats insurgés étaient d'avance dans ce pays des disciplinables, des gouvernables. C'est si vrai que les républicains qui convoitaient le pouvoir leur firent garder aussitôt les immeubles d'Etat, les Banques où s'entassa l'or corrup- teur et les Administrations où s'accumulaient les archives, les identités, les papiers mouchards.

Les révoltés qui jetèrent des bombes me font l'effet d'avoir eu infinitiment moins le respect de la sainte propriété.

Je gagerais que ces énergumènes ont tenté d'incendier les archives, de pétro- ler les documents qui sont autant de fiches anthropométriques établies par le Pouvoir pour sa sûreté propre, par l'Etat pour son maintien, par le Patronat pour la garantie de l'esclavage qu'il fait subir à tous.

A ces énergumènes-là, bravo et mille fois bravo !

On nous a joué la pièce chez nous, en 71, en faisant garder les portes de la Banque. Les fédérés « marchaient » comme des enfants. On connaît le résultat. C'est nous, aujourd'hui, qui payons la mise en scène d'alors et les scrupules et l'honnêteté des empanachés de l'insurrection, des galonnés de la Commune, dont nous ne copierons guère la méthode quand ce sera notre tour de jouer un rôle historique.

Nous avons peur, grand peur, que l'on ne songe à remanifester chez nous ce trop-plein de « probité », cet excédent de « loyauté », ce souci financier de pré- vocation sociale.

Que l'armée se joigne au peuple insur- gé, personne plus que nous ne le souhaite et n'y compte.

Mais que le peuple lui-même, sachant ce qu'il veut, le veuille énergiquement, voilà ce sur quoi nous comptons pour décider l'armée à faire cause commune avec les travailleurs las de toute exploi- tation.

Un peuple en armes, un peuple en ré- volte, voilà ce qu'il faut pour que demain ne ressemble pas à hier.

Une révolution de soldats qui ne se démilitarisaient pas de suite ne serait qu'un chaînon de plus.

Il ne faut pas flatter le soldat pour avoir son fusil — c'est ce que font actuellement les socialistes : — il faut avoir et le soldat et le fusil, afin que le fusil soit brisé par le soldat lui-même, afin que ne puisse s'établir la dictature trop classique dont nous parlent sans dire les insurrectionnels et nos camarades de *La Guerre Sociale* — qui deviendraient alors de parfaits parlementaires.

Nous voulons brûler les étapes. On le peut. Veuillons-le.

Et si nous comptons beaucoup sur un réveil spontané du sentiment d'égalité et de fraternité que l'on peut constater en maintes révoltes, nous ne comptons pas moins sur la vertu d'une propagande qui trouvera sa force et sa résistance dans un pur esprit de moralisation : la morale de la solidarité, de l'entraide, venant remplacer la meurtrièrre morale de l'in- térité.

En attendant, que l'on prenne garde à ce qui va se passer en Portugal.

J'ai peur que l'on ne déchante bien vite, en France révolutionnaire, en voyant que la révolution portugaise vaut la révolution jeune-turque.

Je voudrais me tromper, mais j'appré- hende que nous ayons bientôt à défendre nos quelques amis de Portugal, comme tous avons à défendre en ce moment nos amis de l'Argentine.

Gare aux fusils « révolutionnaires » de l'armée portugaise !

Georges Durupt.

LES MARTYRS DE CHICAGO (1887)

Une brochure, avec portraits de Spies, Lingg, Fischer, Engel, Parsons, Fielden, Schwab et Neebe. L'exemplaire, 5 centimes. Le cent, 3 fr. 50, francs.

saire quand sa vie est en danger, c'est bien un héros, dans le sens moderne.

Pourquoi n'en ferait-on pas un roi de France ? Gamelle est simplement ridicule il manque de prestige. Un pays qui supporte Briand accepterait facilement Manoël ; et Manoël n'aurait d'ailleurs qu'à prendre Briand pour premier ministre. Le maître et le valet seraient d'égale valeur ; le prestige de la France se trouverait rehaussé, et nous aurions « la meilleure des Républiques ».

JACQUES LIBER.

Condamné à mort

Depuis plus de trois mois, le soldat Sourmais, du 3^e bataillon d'Afrique, attend en cellule qu'il soit décidé de son sort.

Pour un coup de poing à un sergent, Sourmais fut condamné à mort.

Il y a 108 jours qu'il est en cellule, 108 jours qu'il se demande avec une angoisse de jour en jour croissante, si vraiment on va le saigner pour un coup de poing.

Va-t-on faire de lui un autre Duléry ?

Les parents attendent, pétrifiés d'épouvante. N'est-ce pas inouï de penser que l'on se joue ainsi de toutes les douleurs !

On nous la fait aimer tous les jours un peu plus, cette République qui a établi cette justice et qui, sans doute, ne châtie si fort ses enfants que parce qu'elle les adore.

Et Dubois ?

Parmi les victimes qui expient dans les prisons de notre douce patrie leur crime de propagandiste, il en est une sur laquelle on a fait le silence.

Seraient-ils que les militants de province ne sont pas aussi intéressants que ceux de la capitale ?

Rappelons les faits : Au cours de la grève des carriers de Montfermeil (Ardennes), grève qui eut lieu au mois de mars dernier, un treuil fut détruit par l'explosion d'une cartouche de dynamite, les dégâts s'élèvent à une cinquantaine de francs.

L'enquête faite très partiellement, par la gendarmerie, amena l'arrestation d'un camarade carrier du nom de Dubois.

Nulle preuve ne fut relevée contre lui et c'est sur la déclaration d'un gosse de dix ans que notre camarade fut condamné à trois ans de prison par les Assises des Ardennes.

Aucun cri de réprobation ne s'est encore élevé dans la presse révolutionnaire contre cette iniquité.

Trois ans de prison pour 50 francs de dégâts, voilà qui dépasse les bornes. De plus, la plupart des militants condamnés pour faits de grève bénéficient d'un régime spécial. Dubois, non pas. — Je crois utile au moment où une campagne va s'ouvrir pour protester contre les condamnations monstrueuses des chats-fourrés à l'égard des militants ouvriers, de signaler le cas de Dubois.

A l'œuvre tous, pour que ce camarade revienne parmi nous.

H. CACHET.

Lâches ?

Ohé, les sans patrie, les réfractaires, les insoumis, vous qui avez jugé utile de mettre entre vous et la caserne, quelque distance ; Vous qui avez eu le courage de tout quitter pour aller à l'étranger, vous êtes des lâches ! « Un Sans-Patrie » l'a dit.

Aussi lâches que la viande veule, que la chair à caserne qu'on voit défilé, musique en tête vers l'abattoir ou contre les grêves.

Et bien, non, quoi qu'en dise notre « Sans-Patrie », déserteur n'est pas une lâcheté. Le lâche, pour nous, est celui qui oublie ce qu'il était hier et trahit ses frères de misère en devenant soit un jaune soit un assassin.

Ce n'est pas plus lâche de fuir la caserne que d'y aller. Et n'en connaissez-vous pas, à général, de ces lâches qui, en maintes circonstances, ont montré leur courage à vos côtés ? Je pourrais citer des noms d'amis, des nôtres, des vôtres, qui ont eu ce moment de lâcheté.

Pas de théories sur ce sujet ; il n'y a là qu'une question de tempérament, et aux bleus d'aujourd'hui comme à ceux de demain nous disons :

« Si ton tempérament te permet de vivre deux ans dans ces bagnes, si tu as encore l'échine assez souple pour supporter la vie de caserne, vas-y ; mais souviens-toi de ta condition ; souviens-toi que tu es un travailleur et qu'en aucun moment, en aucune circonstance tu ne dois être un lâche et un traître. Souviens-toi, si l'on veut faire de toi un jaune et un assassin, que notre Premier, Aristide, a donné des conseils, et que comme les officiers lors des inventaires tu as une conscience, que tu es fils du Peuple, et si donc un jour on exige de toi d'assassiner tes frères de travail, rappelle-toi qu'il y a d'autres points de mire que les poitrines de tes amis, tes frères, tes parents.

Par contre, si tu crains Biribi ou d'autres bagnes, si ta fierté d'homme, de révolté, t'empêche d'aller à la caserne, nous ne souhaitons qu'une chose, c'est que nombreux soient ceux qui seront pris de la même « lâcheté ».

Un Lâche.

Les Corbeaux

M. Ludovic Naudeau est chagriné de ce que les républicains portugais mal- mènent un peu les nonnes et les moines. Le vertueux et « impartial » envoyé du *Journal* donne d'octueux conseils aux vainqueurs. Il faut être magnanime, généreux, plein de sagesse, etc... ; ne pas se laisser aller à de misérables emportements, garder de la dignité dans le triomphe.

Tout cela est très joli, et les âmes sensibles trouvent que M. Naudeau a bien raison qu'il est inutile de persécuter les révélents de tous les ordres qui fourmillent au Portugal.

Eh bien, pour ma part, je trouve que les révolutionnaires portugais montrent encore beaucoup trop de générosité envers la moïnaillerie.

Voyons ! voilà tout un peuple qui, depuis des siècles, étouffe, si j'ose dire, sous la sandale du moine, qui subit la tyrannie du jésuite, et vous voudriez, quand ce peuple réussit à se débarrasser de toute cette vermine noire qui le rongeait qu'il prît des formes avec elle !

Non ! c'est été vraiment trop naïf. Les pauvres soeurs et les prêtres, sur le sort desquels M. Naudeau s'apitoie, méritent une bonne correction, et, à mon avis, ils ont de la chance d'être simplement expulsés du pays qu'ils emploieront si longtemps.

A Montmartre, de ma fenêtre je vois le monstrueux Sacré-Cœur grandir chaque jour. La colossale tour, dont la construction fut commencée il y a longtemps, monte lentement, mais sûrement. Qui sait si, de cette tour, comme du haut de celle du monastère de Quibla, on ne laissera pas tomber des bombes sur le peuple, un jour de révolution ?

En attendant, l'énorme basilique qui semble écraser l'humble et grêle statue du chevalier de La Barre, attire une foule de pèlerins qui viennent faire leurs dévotions au sacré viscère.

Il en vient de partout, de l'ancien et du nouveau continent. Ils gravissent, en file indienne, les escaliers et les rues carpées qui mènent au lieu saint. Ils ont la foi et apportent de l'argent. La tour monte lentement...

Un vieux Montmartrois me disait un jour : « Ils sont encore terriblement puissants, allez, et puis ils ont la manière ; ils savent qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre et ils portent du miel à domicile ».

Ils ont la manière, c'est vrai, ils sont doucereux, affables et visitent les familles pauvres. Ils se font des partisans et on les plaint. Pauvres prêtres ! On leur a tout pris, leurs églises, leurs couvents, leurs objets de piété, c'est abominable !... Eux, les mains jointes, poussent de douloureux soupirs et prédisent un avenir meilleur.

Au fond, ils ne croient pas à cet ave nir, mais ils veulent garder leurs positions. La politique d'apaisement montre le bout de son oreille. Il se peut qu'un jour, les prêtres et les hommes du gouvernement s'unissent pour lutter contre les révolutionnaires.

Ce mariage de la carpe et du lapin n'a rien d'impossible, au nom de l'ordre, on peut tout entreprendre et Machiavel a laissé des disciples.

Le vieil imbécile qui est à Rome ne vivra pas éternellement : un évêque plus intelligent peut le remplacer sur le trône de Saint Pierre et pratiquer aussi une politique d'apaisement.

Léon XIII ne condamnait point impitoyablement le modernisme et voyait d'un bon œil les groupements sillonnistes. Un autre Léon XIII peut reconstruire tout ce que Sarto a démolí, et il se pourra qu'une alliance occulte entre le Saint-Siège et le gouvernement de la République existeit un jour.

Pour le prêtre comme pour le bourgeois, fut-il radical et teinté d'un vague socialisme à la Breton, l'ennemi commun, c'est le révolutionnaire, le syndicaliste, l'anarchiste.

Je suis certain que devant une grève comme celle des cheminots, curés et francs-maçons sont du même avis, savoir :

C'est un Héros !

Les quotidiens bien pensants sont souvent cocasses. Mais je ne crois pas que la note comique donnée par *la Presse* (n° du 8 octobre) puisse être aisément surpassée. Rendant compte des événements révolutionnaires de Lisbonne elle intitule un de ses paragraphes : LE ROI REFUSE DE FUIR. Et voici ce qu'on y peut lire :

« Le souverain voulait coûte que coûte rester au Palais, même quand les obus commençaient à éclater, déclarant que la fuite le mettrait dans une situation plus mauvaise. Finalement, le roi céda aux conseils de ses amis et quitta le palais dans une automobile. Il paraissait très gai, il avait le sourire sur les lèvres et fumait une cigarette. — J'irai où vous voudrez, dit-il à ses amis, même au plus fort du combat ; mais je préfère ne pas quitter Lisbonne. — Il n'y avait cependant pas autre chose à faire, car sa vie était en danger ; la fuite était nécessaire. »

Dans le même numéro, le rédacteur qui signe Alceste donne une note moins admirative, et conclut ainsi : « Je ne sais pas comment se serait conduit l'âge Henri IV dans cette circonstance, mais je suis certain qu'il n'aurait pas f... le camp ».

J'en suis certain aussi, sans avoir la moindre admiration pour le drôle qui trouvait que Paris valait bien une messe. Quant au gamin vicieux qui fume gaiement une cigarette lorsqu'il ignore si sa mère et sa grand-mère sont mortes ou vivantes, lorsque les défenseurs de son trône pourri se font tuer ; quant à ce pleureur qui admet la fuite néces-

saire quand sa vie est en danger, c'est bien un héros, dans le sens moderne.

Pourquoi n'en ferait-on pas un roi de France ? Gamelle est simplement ridicule il manque de prestige. Un pays qui supporte Briand accepterait facilement Manoël ; et Manoël n'aurait d'ailleurs qu'à prendre Briand pour premier ministre. Le maître et le valet seraient d'égale valeur ; le prestige de la France se trouverait rehaussé, et nous aurions « la meilleure des Républiques ».

JACQUES LIBER.

qu'il faut combattre le syndicalisme et empêcher par tous les moyens, y compris la force naturellement, que de pareils faits puissent se renouveler.

Pour nous, le péril clérical existera tant qu'il y aura un ratichon, tant que les églises ne seront pas désaffectées. Si les Portugais veulent avoir une République un peu moins sale que la nôtre, qu'ils se débarrassent de toute la curtaille qui infeste leur pays ; ils ont l'armée, c'est bien assez. Je sais bien que c'est l'armée là-bas qui fit la révolution que, si étonnant que cela paraîsse, elle ne fraternise pas avec le goupillon, mais enfin, avec des officiers on ne sait jamais, et les soldats ont parfois le tort d'obéir aux officiers...

Sus au militarisme, mais sus aussi à la calotte, la calotte ténèbreuse, insinuante et redoutable qui fit fusiller Ferrer, qui s'emploiera demain à nous exterminer : sus à toutes les calottes maçonniques et goupilloniennes ! Elles ne valent pas mieux les unes que les autres.

Eugène Péronnet.

fres Barthou, à grands coups de fouet, vont vous faire rentrer dans l'ordre et dans le silence.

Et vous serez sages en y restant désormais.

Un Vieil Abonné.

RÉCONFORT

Samedi dernier fut tenue, rue de Bretagne, une réunion en faveur des collaborateurs de l'Anarchie poursuivis par le sieur Paraf-Javal.

Environ trois cents camarades avaient répondu à ce deuxième appel du Groupe de Défense, témoignant ainsi de la meilleure solidarité envers les victimes de la répugnante machination que l'on sait.

Mouraud, Dohé, Dumont, Péronnet, Dumas, Israel et Pierre Martin soulignèrent une fois encore les procédures policières mis en œuvre par le soi-disant anarchiste P. J.

Pas un mot discordant. Unanimité de réprobation, de mépris et de volonté d'en finir une fois pour toutes avec l'argoum « scientifique » qui mit tout en œuvre pour perdre ceux qu'il a provoqués et dénoncés.

Et voilà en quoi ce fut pour nous un réconfort excellent de sentir que, pour les œuvres de propreté morale, les anarchistes savent se retrouver.

**

Certes, nous ne sommes pas encore sortis du trouble, de l'indécision où se débattaient les anarchistes en regard de l'action sociale qu'ils doivent mener sous la forme unique de leurs idées.

Il est trop certain que l'amour des « précisions », le souci des affirmations naïves de l'« indépendance » nous portent encore à opposer délibérément le « point de vue individuel » au « point de vue social ».

Un raisonnement rapide, spontané peut-être, porte à dissocier le point de vue individuel du point de vue social.

On a peur de ne pas assez être en révolte. Le Social ne dit rien qui vaille à qui entend « être soi » et « s'affirmer » — s'affirmer sous les dehors hideux de la misère matérielle ! sous les guenilles et sous la force !

Comme si, — bizarre inconscience ou étrange perte de mémoire ! — comme si l'anarchisme, l'anarchisme pur et simple, l'anarchisme tout court n'avait pas été et n'était pas toujours et ne devait pas toujours demeurer la réaction individualiste au sein de la Société maçonnique, la protestation de l'individu contre l'asservissement de la masse et la docilité des troupeaux.

Mais on commence pourtant à se guérir de cette folie intellectuelle qui veut établir des différenciations à tout prix. On sent surtout la vanité de cette attitude quand les anarchistes se confondent volontairement pour l'œuvre de solidarité ; quand, sous un souffle plus grand et plus pur que celui de l'égoïste instinct de conservation, se tait le tourment intérieur de la « discussion », de la « controverse ».

Oui, disons-le fortement, c'est sous l'influence du rayonnement de la Morale anarchiste que palissent et s'éteignent les plus. Son prochain mariage avec la fille à Léopold va le rendre multi-millionnaire et cette situation a fait liquer notre président du conseil ; la galette attire le renégat comme l'aimant attire le fer.

Avec l'armée nationale, dont les chefs sont... ce que l'on sait, bien des choses deviennent possibles... et une restauration impériale serait la source de nouveaux « petits profits » pour le Monck nouveau modèle.

La situation du prolétariat français n'en serait guère modifiée, mais du coup la marmitte des politiciens se trouverait renversée ; pour mieux dire l'aube serait vide. Et voilà ce dont nos bons radicaux opportunistes ne se furent pas.

De là — les divers bruits dont il s'agit étant plus ou moins venus à leurs longues oreilles — la déclaration de guerre qu'ils viennent de lancer. Seulement en tout ceci, ces messieurs semblent avoir oublié que si Briand gouverne, c'est Lépine qui règne ; que Lépine tient Briand, mais qu'il les tient également presque tous.

Aussi, est-il probable qu'une fois rentrés au chenil — je veux dire au Palais-Bourbon — ces dogues hurlants redéviendront très doux et très dociles et renonceront à jouer le rôle ridicule de sauveurs de la République.

Si Lépine trouve avantage à ce que la France soit mise aux pieds du pape, Briand pourra l'y mettre. S'il s'associe à la préparation d'une restauration impériale, Victor montera sur le trône... à moins que Populo-finisse par se réveiller.

Les parlementaires n'ont que deux droits : celui de se taire, et celui d'encourager leurs 15 000 balles. Qu'ils se tiennent en paix s'ils ne veulent pas être précipités dans l'égout ; le préfet de police n'a, pour cela, besoin que d'entr'ouvrir ses tiroirs.

Quand on a laissé fusiller les ouvriers, quand on a conservé les conseils de guerre, maintenu et approuvé les horreurs de Biribi, emprisonné les citoyens pour délit d'opinion, guillotiné Liabœuf en grâçant Graby ; quand on n'a pas même esquissé un geste de protestation devant l'assassinat de Ferrer ; quand on a livré une population entière à la dictature de la plus basse police, servant la plus haute finance ; quand on a fait tout cela, Messieurs, et qu'on a rempli ses poches par tous les moyens, on est mal venu à protester.

Les Briand, Millerand, Viviani et au-

L'idée fut agréée par tous. On se mit de suite à la besogne. La nuit du samedi au dimanche suffit pour que fut rédigé, composé, tiré, un numéro sur deux pages. Bel exemple de ce que l'on peut quand l'on veut. Réconfortant témoignage de ce que donne l'action inspirée par l'esprit de dévouement.

Une collecte produisit cinquante-deux francs, ce qui donne un total de quatre-vingt-quinze francs pour les deux réunions.

Les anarchistes sont pauvres. On tolèrera donc que nous signalions avec joie que deux collectes faites auprès d'environ cinq cents camarades ont produit une somme aussi grosse pour de maigres bourses.

Allons, il y a toujours de la ressource en nous ! Les vaillances se réveilleront si les dévouements se manifestent ainsi. Et il faut que les vaillances se réveillent, car les événements sociaux se précipitent de plus en plus et seuls seront maîtres d'eux les énergiques et les audacieux.

Georges Durupt.

AU PROCÈS DU II

Pignouf-Javal

Monsieur le Président !
Messieurs les juges !

Je demande l'acquittement des hommes qui se trouvent devant vous.
Ils ont agi sans discernement.
Aucune haine n'est en moi ; et vous les acquitterez.

(Premier air).
Messieurs, nous sommes allés rue de la Barre, mais sans armes, comme des amis ; nous venions chercher quelques effets.

Ces bandits nous ont reçus à coups de revolver. Mais je ne puis m'étonner de cela devant des êtres si méprisables et si dégradés.

(Deuxième air).
Je connais ces hommes, car c'est moi qui ai fait Loralot ce qu'il est ; il est mon élève, mais l'élève le plus paresseux que j'ai jamais eu. Je lui ai tout appris. Et il se tourne contre moi et je n'ai aucune haine et je ne lui en veux pas de sa méchanceté, car la méchanceté est une maladie.

(Troisième air).
Ma vie est menacée. Hier, tous ces individus se sont réunis ; ils ont décidé d'attaquer à ma vie. Je ne suis pas en sûreté, Je ne sais ce qu'ils me préparent. Ils ont voulu m'assassiner salle Ludo, ils cherchent à me tuer. Et il vous appartient, messieurs les juges, de défendre un homme pacifique.

(Quatrième air).
Messieurs, je me porte partie civile.
Les démarches que j'ai faites, le trouble causé dans ma vie, la frayeur que j'ai éprouvée, car je suis bien entré rue de la Barre, mais je me suis tenu prudemment derrière les autres, tout cela suffit, à mon sens, pour me porter partie civile.

(Cinquième air).
Et le pauvre homme continue ainsi pendant trois quarts d'heure. Tantôt il s'étrangle de colère, tantôt il pleure sur le déterminisme universel ; tantôt gémissant sur les querelles qu'on lui tendus et invitant ses intentions pures, et des voitures à bras qui sont restées auprès du Rober.

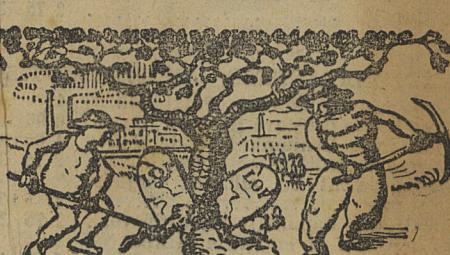
Tout y est, il est complet, depuis les règles de la compagnie à Dullou, jusqu'aux balles de Browning que le commissaire trouve dans sa poche et qui lui servaient à se curer les dents, ou le reste.

Plaignez ! ah ! plaignez le pauvre homme !

Voilà donc où conduit le scientisme ! Dans cette infâme comédie, quest-ce qui domine, la démenue ou la crapulerie ?

On ne sait, les deux sont à si haute dose....

Un Spectateur.



Les Émeutes de Berlin

Le conflit nous montre comme premier enseignement, que, comme partout ailleurs, la religion est désormais impuissante à agiter profondément le peuple. L'encyclopédie de Feu X n'avait donné lieu qu'à des polémiques de prêtres, et un événement économique, une grève, fait se soulever les prolétaires berlinois.

Il n'y a plus ni protestants, ni catholiques. Il n'y a plus que des exploiteurs et des exploités.

Bien mieux, ne voit-on se former le bloc des intérêts capitalistes ? La foi est écartere comme embarrasante, c'est le capital et l'état qu'il faut défendre maintenant.

Une autre chose ne doit pas nous échapper non plus. Jusqu'à présent, le socialisme allemand, par manque d'expérience révolutionnaire, s'est trainé dans l'ornière du réformisme et de l'étatism. Cela a permis aux kaisers qui se sont succédés au trône d'Allemagne de se lancer dans l'armement à outrance. Le monde entier s'en est ressentit, pour répondre aux forces militaires et maritimes germaniques ; les autres nations ont couru vers le même abîme : l'Angleterre, la France, l'Italie et toutes les nations européennes, y compris l'Allemagne, crèvent sous le fardeau sans cesse accru.

Un mouvement socialiste-révolutionnaire allemand pouvait empêcher cette évolution.

Si le socialisme allemand avait réagi contre le légalisme, le caporalisme, le chauvinisme, le monde était sauvé de la folie des armements. C'était l'évolution pacifique et vraiment socialiste de 1848 qui se fut poursuivie.

Aucun des chefs socialistes ne s'est trouvé dans l'émeute. Les dirigeants de la S. A. I. O. se sont depuis longtemps écartés de l'action violente.

Comme partout, ce ne sont pas seulement des « organisés » qui ont marché. C'est le prolétariat qui a donné son effort spontanément.

Ceci donne raison une fois de plus à nos théories révolutionnaires et anarchistes. Nous avons toujours dit que la révolution ou la simple émeute éclateraient instantanément, sous la poussée d'une indignation causée par une injustice, un excès du pouvoir, une violence capitaliste.

La social-démocratie a été débordée par le conflit. Prenons garde de ne pas être à notre tour surpris de la même sorte. Il faut que se joigne à l'examen des questions sociales l'examen des méthodes révolutionnaires. Les unes ne vont pas sans les autres.

CH. RIMBAULT.

Pour la Nouvelle Internationale

Le camarade E. Guichard qui, dans le Libertaire du 25 septembre, fait quelques remarques très judicieuses sur mon projet d'Internationale ouvrière, ne me semble pas connaître le fond de la question, sans quoi il n'aurait pas formulé certaines critiques.

Dans ce projet, je dis qu'au début ne devraient être admis que les syndicats, et voici pourquoi.

Il existe actuellement un bureau International qui relie entre eux les syndicats aux fédérations de syndicats de tous les pays. Mais ce bureau n'accepte pas les syndicats dissidents de chaque pays (ces syndicats dissidents sont presque tous à tendance révolutionnaire) ; de plus la majorité du bureau se refuse à toute entente sérieuse entre les syndicats sur la conduite à tenir en temps de guerre ; ladite majorité recherche aussi la tutelle des partis politiques, social-démocrate ou autres.

Le projet que je soumets aux camarades a pour but de remplacer ce bureau et de constituer une confédération internationale des syndicats révolutionnaires.

S'il a le tort de grouper surtout des gens « qui font passer le neutre avant tout », il aura cet avantage de n'avoir à s'organiser qu'internationalement, alors que dans le projet du camarade Guichard il faut au préalable créer des groupes locaux et des fédérations nationales.

Enfin il y a intérêt à ce que les syndicats aient une organisation internationale très forte, car ils sont appelés à jouer un très grand rôle dans la révolution sociale.

Il est évident qu'une confédération formée de ces éléments n'aura pas un idéal très élevé, les individus la composeront visant surtout la satisfaction des besoins matériels alors que, nous autres anarchistes, nous allons plus loin et poursuivons l'élevation de la culture humaine.

Mais je crois qu'il faudrait réaliser d'abord l'Internationale ouvrière, comme je l'indiquais dans le fond sinon dans la forme ; de cette façon nous aurons une organisation révolutionnaire sur laquelle nous pourrons nous appuyer tout en l'améliorant selon les besoins.

J. Couture.

Le camarade qui détient la protestation contre l'exclusion de Scarceriaux, du Conseil de l'American Federation of Labor, est prié de la renvoyer au Libertaire, au plus tôt.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Editions Schleicher frères

La Géologie, par H. Guéde. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures.

La Biologie, par Ch. Letourneau. Origine et loi de la vie, 500 pages, 113 figures.

La Botanique, par J.-L. de Lanessan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

La Préhistoire, par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'Homme, 710 pages, 521 figures.

La Physiologie générale, par le Dr Lavoisier, 550 pages, 28 figures.

La Physico-Chimie, par le Dr Fauvel. Rôle de la Physico-Chimie dans les phénomènes naturels, 510 pages.

Chaque volume 1 fr. 90 pris au Librairie ; 2 fr. 25 francs. — Cartonné : 50 centimes en plus.

LA GRANDE RÉVOLUTION

Par Pierre Kropotkin

Dans ce style clair, sobre et vigoureux qu'on lui connaît, l'auteur trace un tableau saisissant des faits, depuis la prise de la Bastille jusqu'au début de la révolution thermidorienne. Il s'attache à mettre en relief le rôle du peuple dans la Grande Révolution, et sans nul doute, aucun historien n'avait jusqu'à présent analysé et dégagé aussi fortement l'action puissante et continue des gens du peuple.

Un fort volume de 750 pages, 2 fr. 75 francs, 3 fr. 25. En vente au Librairie.

L'ACTION DIRECTE, par Emile Pouget. Une brochure de 32 pages, édition de la Guerre Sociale.

Frais : 0 fr. 10 ; francs : 0 fr. 15.

L'Agitation

MONTLUÇON

Conseils aux conscrits

Sous ce titre, une affiche fut apposée sur les murs de notre ville, quelques jours avant le départ de la classe, donnant quelques conseils que n'est pas désavoué Briand lui-même, et se terminant par ces mots : plutôt la désertion que d'aller à Biribi !

Assi l'affiche ne fut-elle pas du goût du journal « Le Centre », feuille clericale qui, dans son numéro du trois octobre, fulminait contre l'apposition de cette « ignoble affiche, dont les auteurs anonymes n'ont sûrement rien de français ». Ses prud'esses, attrapez ! Pauvre Centre cher ! il n'en revient pas de voir que « ces individus ne se contentent pas de nier la patrie, d'outrager l'Armée, mais ne craignent pas de prêcher aux jeunes recrues la désertion, et même l'assassinat des chefs qui vont les commander ». Et nous sommes de cœur avec lui. Pensez donc, que deviendrons-nous, nous autres pauvres capitales, si ces sales anarchistes foulent les frontières par terre et faisaient flamber nos titres de rentes et de propriétés !

Puis notre clercicafard continue en exaltant le courage d'une de nos vaillantes Françaises, qui « a trois fils sous les draps, dont deux engagés volontaires ». Des futurs tortionnaires à Biribi, et qui ont probablement un poil dans la main trop long pour pouvoir vivre dans le civil.

Cette femme, de son métier sage-femme, fit en effet le tour de ville le dimanche matin

secoué d'un besoin d'agir quand on est sous l'émotion de pareils faits. Qui sont les coupables ? Comment les atteindré, et n'y a-t-il que les chauchis ? Les coupables ! C'est nous tous, si nous continuons à nous laisser faire.

Nous qui avons des plumes pour écrire et une gorge pour crier, réveillons la classe ouvrière, puisque c'est elle qui donne ses fils, qui donne le meilleur de sa chair aux fonctionnaires de notre belle Armée. Croyez-vous, camarades, que c'est le Palais-Bourbeau qui abolira les conseils de guerre et supprimera Biribi ? Allons donc, c'est nous qui démolirons tout cela en criant toujours plus fort, en clamant à tous les échos notre indignation, notre écolement et notre révolte. Sachons vouloir avec énergie et tenacité. Un brave, un héros exprime son acte de courage : admissons-le, surtout imitons-le. Le martyr Aer noult est mort depuis un an bientôt, mais le dénonciateur des assassins est vivant et prisonnier. Délivrons-le !

L. Favre.

PONTOISE

Les camarades du Groupe d'études sociales, réunis samedi dernier, ont décidé de mener une active campagne de protestation contre l'inique jugement du Tribunal de Pontoise, condamnant Gorion à 30 mois de prison et 5 ans d'interdiction de séjour pour faits de grève.

Comme pour Julian et Ricordeau, il faut que la protestation des syndicalistes impose aux gouvernements la non application de la peine d'interdiction de séjour, réservée jusqu'ici aux délits de droit commun.

Deux meetings pour lesquels il est fait appel aux défenseurs de Gorion, au Comité de défense sociale, à la C.G.T. et à l'Union des syndicats de Seine et Seine-Oise, s'organisent à Pontoise et à Montmorency.

ROANNE

L'industrie principale ici c'est le tissage.

Et c'est de cette branche de l'industrie que je voudrais aujourd'hui m'occuper, parce que l'exploitation y est plus développée, la misère ouvrière plus grande que dans toute autre. De là un air de désespoir qu'on aperçoit dans ce milieu. Masse renouée, passive, égoïste, sans sentiments d'entraide et de solidarité par un patronat rapace et d'autant plus oppresseur que la plupart des patrons sortent d'une classe moyenne et même des rangs de la classe ouvrière.

Mais il faut rendre cette justice à ce milieu ouvrier qu'il a su lutter en maintes occasions contre l'exploitation capitaliste, et qu'il fut un temps où l'énergie, la volonté, la révolte étaient de son domaine et que, sans l'influence néfaste des politiciens véreux, les tisseurs roannais seraient aujourd'hui à l'avant-garde du mouvement ouvrier.

Il reste pourtant assez d'hommes conscients que le virus de l'apathie et de la platitude n'a pas encore atteint ; c'est à

ces derniers qu'il convient d'agir, de s'unir, de créer pour ainsi dire des cadres solides pour défricher le terrain et brûler le mal à sa racine.

L'exploitation est à son apogée ; rien n'est respecté par les fèche-bottes et les sous-ordres du patronat ; chaque bagné est un foyer pestiliel où tous les germes morbides se donnent libre cours.

Des salaires de famine sont le résultat de l'inerie où est plongée la corporation du tissage. Une organisation syndicale existe pourtant, mais seulement à l'état embryonnaire. Quand donc apprendra-t-elle, cette masse, que sa situation ne change pas le jour où elle ne croira qu'en elle-même, en son effort de classe ouvrière groupée contre le patronat, et qu'en dehors de cela rien n'est possible.

F. D.

— Le Groupe L'Avenir a pris l'initiative de faire crier les journaux d'avant-garde dans les rues, à la sortie des ateliers et usines. Ce moyen permettra aux organes de se développer, d'être connus du public car la plupart du temps, les dépositaires se font un scrupuleux devoir de les cacher.

Aux Camarades, aux hommes épis de justice, à faciliter la tâche du Camarade qui s'est dévoué à cette besogne en souhaitant que l'idée fasse son chemin dans les centres ouvriers.

Le Syndicat des Employés de Commerce organise pour ce soir, samedi 15 octobre, au théâtre, une grande soirée familiale de propagande.

H. Dret, des cuirs et peaux, fera une conférence sur le Syndicalisme et la Coopération.

Nous invitons les Camarades syndicalistes révolutionnaires, à assister à cette soirée qui promet d'être bien composée. Que chacun amène sa famille ; de la distractrice saine et d'éducation, voilà ce qu'ont voulu les organisateurs.

SOUSCRIPTIONS

Pour le procès du 11 octobre

Dufrelle, 2 fr. ; J. Poirey, 0 fr. 50 ; Collecte à la réunion de la rue de Bretagne le 13 septembre, 43 fr. 20, moins les frais de 5 fr. = 38 fr. 20.

Pour le procès du Libertaire

Lacarré, 2 fr. 50 ; Le groupe de Saint-Nazaire, 2 fr. 50.

Petite Correspondance

E. M. MARSILLARGUES. — B. au Réveil (Genève).

E. P. SAINT-CLAUDE. — Allons faire les recherches nécessaires, mais elles demanderont un peu de temps.

PAGES. — Oui, nous sommes d'accord.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libraire, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago	0 05 0 10
Aux Jeunes gens (Kropotkin)	0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkin)	0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkin)	0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkin)	0 25 0 30
Entre paysans (Malesta)	0 10 0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10 0 15
A B C du libertaire (Lermine)	0 10 0 15
L'Anarchie (Malesta)	0 15 0 20
L'Anarchie (A. Girard)	0 05 0 10
Evolution et Révolution (E. Reclus)	0 20 0 25
Argum-nts anarchistes (Beauro)	0 10 0 15
La question sociale (S. Faure)	0 10 0 15
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 15 0 20
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	0 10 0 15
Le Patriote, par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henry	0 15 0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25 1 35
Rapports au congrès antiparlementaire	0 50 0 60
La déclaration d'Etievant	0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chaire à canon (Manuel Devaldès)	0 15 0 20
Aux combattants	0 05 0 10
Lettres de pioupious	0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher)	0 12 0 15
L'Antimilitarisme (Hervé)	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 10 0 15
Contre le brigandage marocain	0 15 0 15
La Révolte du 17 ^e	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire sociale (Tecker-soft)	0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guéde)	0 10 0 15
Le droit à la paix (Lefargue)	0 10 0 15
Boycotage et sabotage	0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Grave)	0 10 0 15
Grève et Sabotage (Fortuné Gravelot)	0 10 0 15
L'A B C syndicaliste (Georges Yvelot)	0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettau)	0 10 0 15
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg)	0 10 0 15
Les Maisons qui tuent (M. Petit)	0 10 0 15
Le Salarial (Kropotkin)	0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 10 0 15
Grève générale réformiste, grève générale révolutionnaire (C. G. T.)	0 10 0 15
Le Syndicat (Pouget)	0 10 0 15
Les lois scolaires	0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand)	0 10 0 15
Syndicalisme et révolution (D' Pierrot)	0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget)	0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 10 0 15
Le désordre social (Hervé)	0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé)	0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert)	0 60 0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato)	0 10 0 15
Unisson parlementaire (Laisant)	0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 10 0 15
La chaire à canon (Manuel Devaldès)	0 15 0 20
Aux combattants	0 05 0 10
Lettres de pioupious	0 10 0 15
Le Militarisme (Ficher)	0 12 0 15
L'Antimilitarisme (Hervé)	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)	0 10 0 15
Contre le brigandage marocain	0 15 0 15
La Révolte du 17 ^e	0 10 0 15

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire sociale (Tecker-soft)	0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guéde)	0 10 0 15
Le droit à la paix (Lefargue)	0 10 0 15
Boycotage et sabotage	0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Grave)	0 10 0 15
Grève et Sabotage (Fortuné Gravelot)	0 10 0 15
L'A B C syndicaliste (Georges Yvelot)	0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettau)	0 10 0 15
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg)	0 10 0 15
Les Maisons qui tuent (M. Petit)	0 10 0 15
Le Salarial (Kropotkin)	0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 10 0 15
Grève générale réformiste, grève générale révolutionnaire (C. G. T.)	0 10 0 15
Le Syndicat (Pouget)	0 10 0 15
Les lois scolaires	0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand)	0 10 0 15
Syndicalisme et révolution (D' Pierrot)	0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget)	0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 10 0 15
Le désordre social (Hervé)	0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé)	0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert)	0 60 0 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato)	0 10 0 15
Unisson parlementaire (Laisant)	0 10 0 15

La Muse Rouge (Le pere Lapurge), chaque chanson	0 15 0 20
En Normandie, chanson (M. Vernet)	0 10 0 15
Berceuse, avec musique (Madeleine Vernet)	0 20 0 25
Chansons de Ch. d'Avray :	0 20 0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villa-franca	0 10 0 15
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 10 0 15